



« Le Cercle de confusion » (1997), des artistes et cinéastes libanais Joana Hadjithomas et Khalil Joreige.

## La ville, terrain de jeu artistique

L'exposition « Villissima ! », à l'Hôtel des arts de Toulon, offre une multitude de regards sur la question urbaine

### ARCHITECTURE

TOULON - envoyé spécial

Les entraves politiques subies par la culture pendant la mandature frontiste (de 1995 à 2001) ont longtemps fait de Toulon, 9<sup>e</sup> ville de France par sa population, une cité peu fréquentable pour les artistes. Soucieuse de s'affranchir de ce pesant héritage, la municipalité, dirigée par le sénateur maire Hubert Falco (Les Républicains), a voulu redonner sa place à l'expression artistique.

Symbole fort : l'ancien siège de la préfecture du Var – qui fut aussi celui du conseil général –, s'est transformé en Hôtel des arts, centre d'art contemporain du département. Outre des commandes ponctuelles à des artistes sur les problématiques urbaines, l'institution s'ouvre à des manifestations collectives ou thématiques.

Jusqu'au 27 septembre, l'exposition « Villissima ! » présente ainsi des œuvres d'artistes qui portent sur leur ville et la ville en général des regards multiples, parfois sombres, le plus souvent enjoués. Toujours intrigants. « Nous avons souhaité présenter quelque chose d'assez ludique, précise le directeur de l'Hôtel des arts, Ricardo Vazquez. Une vision un peu plus gaie. »

« Entre démesure et miniature »  
Le commissaire de l'exposition, Guillaume Monsaingeon, parle même d'« optimisme ». « Aucune ville n'est analysée. Ni urbanisme ni spécialisme, précise-t-il dans le liminaire du riche catalogue (Éditions Parenthèses). « Villissima ! » constitue un appel au plaisir plutôt qu'à la leçon. »

Le lieu, qui n'a rien d'austère, s'y prête à souhait. Cette élégante demeure cossue du début du XX<sup>e</sup> siècle déploie des espaces assez vastes pour que s'y expriment des formes artistiques d'ampleur, tout en préservant une certaine

intimité offrant au visiteur de secrètes complicités. Guillaume Monsaingeon parle d'« une tension féconde entre démesure et miniature ». Bien que plus de trente artistes se côtoient, on n'éprouve ici aucun sentiment d'étrénesse.

Signés par des artistes pour la plupart jeunes et toujours vivants, « Villissima ! » mêle, sans verser dans le fourre-tout, dessins, gravures, peintures, photographies, vidéos, sculptures et installations. Mais aussi des livres et même des cartes postales issues des collections du MuCEM de Marseille. « Il y a toujours un texte, ou plutôt des textes à la source de l'univers urbain, rappelle le commissaire. Ainsi la ville moderne naît-elle avec l'invention du roman policier, dans l'Europe enfumée et inquiète de la révolution industrielle. »

A peine franchi le perron de l'Hôtel des arts, l'exposition donne le ton. Le visiteur est soumis à une énigme. A même le mur, deux tracés rouges au pastel sec réalisés par Armelle Caron s'inscrivent de part et d'autre du

hall. D'un côté, un dessin que l'on identifie aisément comme étant celui de Venise mais constitué, sans aucune légende, de son seul archipel d'îlots entrecoupés du moindre de ses canaux. De l'autre, les mêmes îlots rangés méticuleusement selon une grille linéaire digne d'un collectionneur de papillons et dont on ne parvient pas à saisir la logique d'agencement.

Aperçue au même moment dans la perspective du couloir qui mène aux salles et aux étages, une large photographie noir et blanc de Mathieu Pernot : l'implosion d'une barre HLM à Meaux (Seine-et-Marne).

« Villissima ! » fonctionne par apparentements, par glissements. C'est l'une des forces qui rendent cette exposition accessible au plus grand nombre. Chaque salle – le lieu en compte neuf sur deux étages, le tout sur 400 m<sup>2</sup> – s'enveloppe d'une ambiance qui lui est propre, mais qui invite le passant à poursuivre sa déambulation, happé par quelque nouvelle sollicitation.

Certains artistes, de par la nature monumentale de leur travail, s'affranchissent de cette règle. C'est le cas de Tony Cragg et de son imposante trilogie constructive moderne du XX<sup>e</sup> siècle (le gratte-ciel, le style international, la barre) constituée respectivement d'un empilement, aussi brut que géométrique, de briques, de cellules en béton fibré et de parpaings. Il en va de même de Francesco Ruiz et de son simili kiosque grandeur nature avec de vraies-fausse revues et fanzines. « Lieu de passage, nœud de circulation, le kiosque de

presse et de livres et de DVD d'occasion est un condensé de ville », écrit Guillaume Monsaingeon.

Outre la déambulation permanente à laquelle est invité le visiteur, que rien n'empêche d'aller revoir une pièce, la dimension variable des œuvres le soumet à un jeu d'approches permanent. Le nez collé sur les cadres, il plonge dans les détails méticuleux des dessins au feutre noir de Mehdi Zarnad.

Carnet au poing, l'artiste, diplômé d'architecture non pratiquant, mais aussi musicien pop sous le pseudonyme de Fugu, arpente les rues de sa ville, Montreuil (Seine-Saint-Denis). Ce traitement graphique, certes classique et sans repentir, offre, contrairement à l'objectivité supposée de la photographie, une liberté infinie d'interprétation. Une logique plus sensible avec des gravures à l'eau-forte et à l'aquatinte.

Cette attention précieuse au vertige du détail se retrouve dans les découpages de l'Américaine Pat Shannon. Sur un mode plus métaphorique, le principe de ses mini-

constructions est simple. A partir des pages de petites annonces immobilières, l'artiste supprime ou biffe toute mention écrite, pour ne retenir que l'illustration des biens en vente qu'elle découpe et redresse dans l'uniformité plane de la page du journal.

Tel un pop up (ces livres qui, ouverts, déploient leurs volumes de papier), la surface voit naître alors un quartier de ville soumis à la trame orthogonale du quadrillage imprimé. Cette mécanique de transformation, de métamorphose, est aussi à l'œuvre dans *Le Modèle Barcelone* de la Catalane Julia Montilla : maquette d'une cité fragile dont les immeubles sont façonnés à partir de simples plaquettes de médicaments antipsychotiques.

« Villissima ! » contient une somme considérable d'œuvres avec lesquelles chacun établira ses propres affinités. Il y a fort à parier que parmi celles-là, *Le Cercle de confusion*, des artistes et cinéastes libanais Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, occupe une place privilégiée.

Ici, on touche l'œuvre. Dans un rapport de proximité-distance, chacun est invité à s'appropriier l'un des 3 000 fragments, contre-collés sur un miroir, qui composent une immense photographie aérienne de Beyrouth. « Chaque fragment n'a de sens que pour celui qui l'a pris, explique le couple. Beyrouth n'existe pas, mais continue d'exister. Il est impossible de la résumer. » Au fil des jours, l'image de la ville s'évapore pour laisser place au reflet de celui qui la regarde et de l'endroit où il se trouve. ■

JEAN-JACQUES LARROCHELLE

« Villissima ! », Des artistes et des villes, à l'Hôtel des arts de Toulon. Jusqu'au 27 septembre, de 10 heures à 18 heures (fermé le lundi). Entrée libre.

« La Ville des médicaments » (2003), de l'artiste congolais Bodys Isek Kingelez.

DRY COURTESY COLLECTION AGNÈS B.



Chaque salle s'enveloppe d'une ambiance qui lui est propre, mais qui invite le passant à poursuivre sa déambulation